

mère-patrie, a rompu tous les vieux liens de famille et ne parle jamais de retourner en France. Il est entre tous le précurseur de la nationalité canadienne.

Mais il y en a un autre encore plus puissant que lui. Dans notre fourmilière cosmopolite, il est un élément qui travaille plus efficacement, à son insu peut-être, comme les deux bébés égyptiens, à la solution du problème. C'est la femme, reléguée sous le toit domestique, d'où elle ne sort qu'à de certaines heures et par exception. Sa mission la retient au logis pendant que le travail appelle l'homme au dehors. La communauté de langue et de religion n'existant pas ici, le seul sentiment qui puisse nous réunir tous, c'est l'amour de notre commune patrie, et la patrie commence au foyer, royaume de la femme. Elle y reste seule avec ses enfants, copie d'elle-même ; elle y fait la première éducation—la plus durable—des nouvelles générations. Tout entière à ses nobles devoirs d'épouse et de mère, elle subit de plus près que l'homme l'influence assimilatrice de notre grande et vivifiante nature canadienne. Rien, autour d'elle, n'excite son âme aux ressentiments patriotiques ; qu'elle porte un nom français ou anglais, son devoir est d'adopter les traditions ou les coutumes de sa race aux conditions climatiques de la latitude sous laquelle elle doit passer sa vie. Toutes ces industrieuses ménagères, quelle que soit leur origine, subissent donc ici les mêmes influences, partagent les mêmes soucis, les mêmes devoirs, éprouvent les mêmes besoins, achètent la même marchandise, apprennent les mêmes aliments, cousent de leurs mains les mêmes vêtements appropriés au climat. Il y a parité de situation et par suite unité de sentiment. Voilà pourquoi, lorsqu'il n'y a encore au Canada que des Français, des Anglais, des Irlandais, des Écossais, quelques Mennonites, voire même des Belges et des Allemands avec quelques Crofters en perspective, on peut déjà dire qu'il y a des Canadiennes.

En ramenant ainsi à un type unique nos mères, nos épouses et nos filles, j'entreprends la tâche de le définir, d'en faire l'analyse, d'en dessiner au moins les grandes lignes. La première

chose qui me frappe, c'est que les conditions de l'existence ne sauraient être, dans un pays comme le nôtre, où il y aurait place pour deux cents millions d'habitants et où il n'y en a que cinq millions, ce qu'elles sont dans les sociétés cinquante fois plus denses de l'Europe. La rigueur de nos saisons, les grandes distances à parcourir, les longues et cruelles séparations, la dispersion des familles, la nécessité d'improviser sans cesse, de se créer des moyens de subsistance, l'isolement par petits groupes, tout cela doit exercer une influence particulière sur les caractères, cultiver et mûrir précocement les facultés du cœur et de l'esprit ; la première conséquence d'une pareille situation doit être de développer un esprit de sacrifice et d'ingéniosité dont les Européens, vivant à l'étroit, ne peuvent se faire une idée juste, à moins de goûter par eux-mêmes à notre rude existence. Si cette épreuve est décisive pour l'homme, combien plus l'est-elle pour la femme, cet être délicat et frêle ? Aussi la Canadienne se distingue-t-elle entre toutes les femmes par deux qualités maîtresses : le dévouement et l'industrie, qu'elle possède avec une égale intensité, à la dernière puissance. Si la vertu recevait sa récompense sur cette terre, les prix Montyon et les rosières seraient chez nous un article fort ordinaire, et non l'exception comme ailleurs.

Il y a de la sœur de charité chez toutes nos femmes. Toutes les vocations de l'existence sont pour elles autant d'apostolats auxquels elles se dévouent avec une abnégation surhumaine. Les grandes fortunes étant rarissimes chez nous, il faut bien que ces pauvres enfants envisagent la vie dans toute sa prosaïque réalité et engagent bravement la lutte à leur corps défendant. La jeunesse, pour elles, ne dépasse guère la vingtième année et les riantes illusions de cet âge se déflorent vite au contact de nos hivers. La gracieuse et rougissante jeune fille passe sans transition au rôle d'épouse et de mère, et son dévouement la brise vite s'il ne la tue pas du coup. Et ne lui parlez pas du divorce, qui ne saurait entrer dans nos mœurs : la preuve, c'est que, bien que la majorité soit protestante au Canada, et que le divorce y soit légalisé, il s'en présente

deux ou trois cas sérieux par année en moyenne, ce qui n'est pas à comparer avec la statistique de coups de canif des pays protestants en général.

De quel sentiment d'inexprimable pitié ne vous sentez-vous pas envahi à la vue de tout être qui souffre sans espoir, de la victime marquée du sceau fatal de la destruction, que ce soit une jeune fille phthisique que chaque jour éloigne de la vie, un soldat qui marche au feu ou même un criminel qu'on traîne à l'échafaud ! La vie de la femme est pleine de ces moments d'angoisse suprême. Pour donner la vie, elle brave la mort avec autant d'intrépidité que le plus courageux des hommes, et je n'avance rien de trop en disant que sous ce rapport la Canadienne a des états de service exceptionnels qui lui méritent d'être citée à l'ordre du jour plus souvent que le commun des mortelles.

Non, il n'y a pas de mots dans la langue pour rendre fidèlement la qualité maîtresse et distinctive de la femme canadienne, esclave du devoir jusqu'à l'héroïsme.

J'ai connu une jeune fille frêle, une belle blonde élégante, faite pour la vie facile des villes ; courtisée par un joli garçon sans ressources, elle l'épouse et bientôt, en vertu de la règle inflexible : qui prend mari prend pays, compliquée du "primo vivere," il faut aller s'enfoncer dans la forêt ; elle obéit sans murmurer, dissimulant sous un sourire héroïque ses angoisses intimes, et aujourd'hui, —après quelques années de séparation, —qui reconnaîtrait dans la femme fortifiée, mûrie, mais brisée par les privations, les ennuis et le travail, habitant une modeste cabane dans les prairies du Nord-Ouest, la brillante mondaine de jadis ? Voilà une brave petite Canadienne, et c'est un cas tout ordinaire.

J'ai connu une femme, mariée à un malheureux ivrogne qu'on lui rapportait périodiquement chaque semaine, bestialement couché au fond d'une charrette dans l'état le plus hideux. Ce que cette femme dût souffrir, Dieu seul le sait, car jamais personne ne surprit un murmure ni une plainte sur ses lèvres. Ses forces se décuplaient alors ; elle prenait tendrement dans ses bras son ignoble mari et le portait dans son lit par une porte dérobée